

L'école de Berlin, ou les Nouveaux Sauvages

René Micha

Volume 29, numéro 118, mars–printemps 1985

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/54164ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (imprimé)

1923-3183 (numérique)

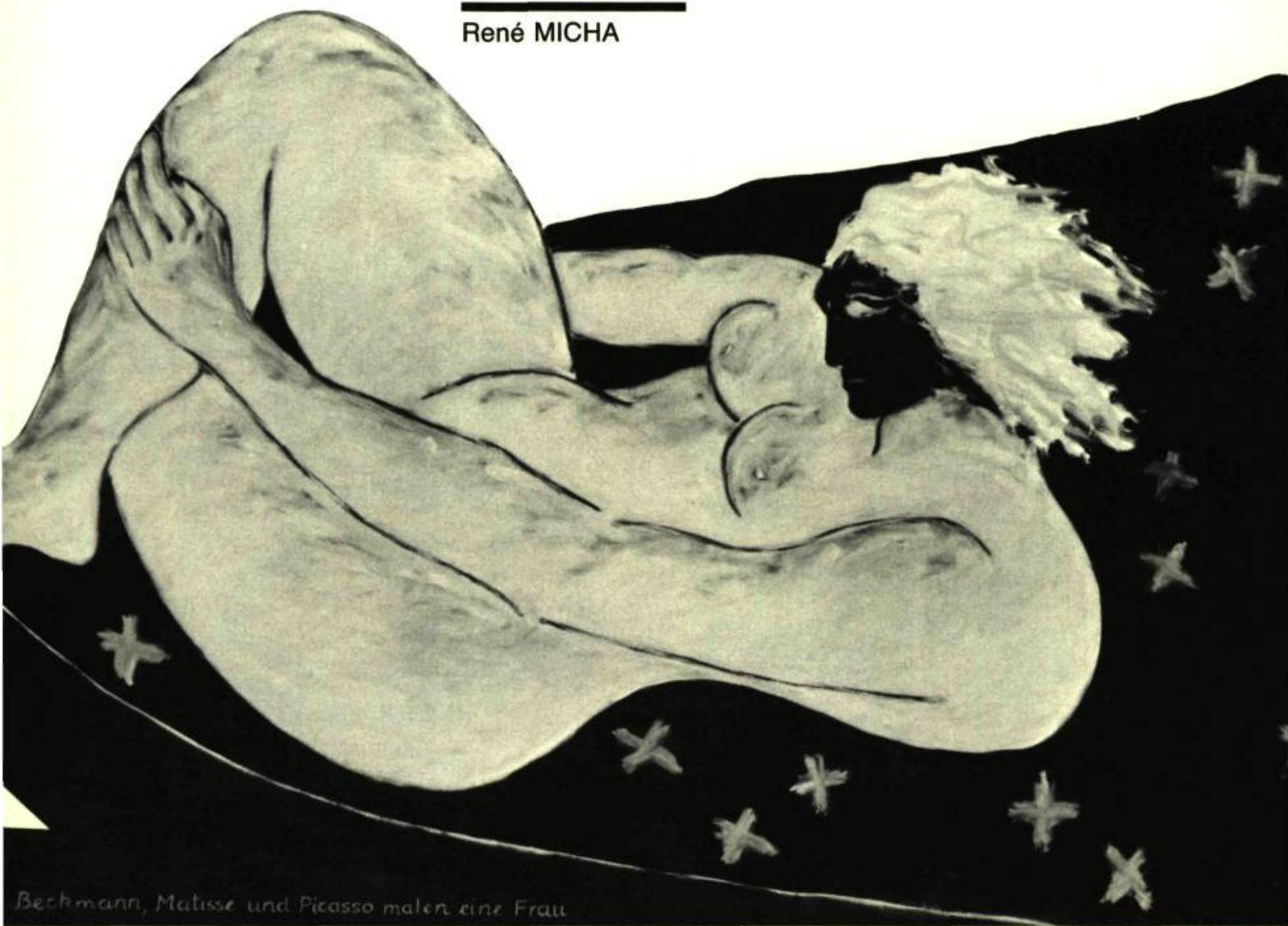
[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Micha, R. (1985). L'école de Berlin, ou les Nouveaux Sauvages. *Vie des arts*, 29(118), 40–41.

L'école de Berlin, ou les Nouveaux Sauvages

René MICHA



L'Institut Goethe de Bruxelles célèbre son vingt-cinquième anniversaire. C'est l'occasion pour un grand nombre de théâtres, de cinémas, de galeries, de consacrer leur programme à l'art allemand d'aujourd'hui. Et plus précisément à l'art de Berlin sous le titre de La Métropole retrouvée. Au vrai, Berlin se trouve à l'honneur pour des raisons différentes et parfois contradictoires. Les uns croient que la ville doit sa vitalité présente à son statut insulaire et à sa division (Gunter Grass dit que le Mur est une blessure qui ne se cicatrise point), les

autres croient que cette insularité et cette division sont aujourd'hui oubliées et que précisément Berlin, paraissant comme le symbole de l'unité de l'Allemagne, retrouve sa grandeur de capitale. Salomé, un peintre de trente ans, qui habite près de la frontière entre les deux Berlin, déclare: «J'ai le Mur dans la tête, il m'aide à travailler, mais parfois il faut que je l'oublie et que je m'en aille autre part.» Et Eberhard Roter, directeur de la Berlinische Galerie, écrit: «Le montage est la contribution particulière de Berlin à l'art de notre siècle. Berlin est une ville-coulisse.

1. Dieter HACKER

Beckman, Matisse et Picasso peignant une femme, 1981. Huile sur toile; 192cm x 286. Düsseldorf, Kunstmuseum.

Les Berlinoises eux-mêmes considèrent les édifices de Berlin comme des coulisses, ils les montent et les démontent au gré de leurs besoins... Berlin n'est pas seulement la métropole occidentale qui se situe le plus à l'est, elle est également la métropole la plus occidentale de l'est.» Quant au Mur, Anton Regenber, directeur de l'Institut Goethe, rappelle ce graffiti qui court de bout en bout: «Life is Xerox, you are just a copy.»

A Bruxelles, à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de l'Institut Goethe, le Palais des Beaux-Arts voue à l'École de Berlin une importante exposition regroupant une centaine de tableaux s'échelonnant sur trois décennies.



2. Helmut MIDDENDORF
Chanteur rouge, 1981.
190cm x 230.



3. K.H. HODICKE
Kali de feu, 1981.
190cm x 155.

Le Palais des Beaux-Arts voue à l'École de Berlin une exposition importante – dont le commissaire général est Christos M. Joachimides. Elle comprend une centaine de tableaux dus aux artistes de trois décennies: Karl Horst Hödicke et Bernd Koberling, apparus au début des années soixante; les peintres de la Galerie autogérée Moritzplatz, des années soixante-dix: Rainer Fetting, Helmut Middendorf, Salomé, Bernd Zimmer; enfin les peintres qui se sont distingués depuis peu, en particulier Dieter Hacker, Peter Chevalier, Ina Barfuss, Thomas Wachweger, Thomas Lange.

Ces peintres ont en commun le désir de rejeter l'art minimal et l'art conceptuel qui, à la suite de Joseph Beuys, avaient fait quelques ravages en Allemagne; de renouer avec l'imagerie véhémement que l'Expressionnisme avait illustrée au début du siècle et à laquelle le Néo-expressionnisme, à la fin de la guerre, avait donné une couleur sociale et politique; mais aussi de mener à leurs ultimes conséquences Dada et le Pop art.

Le mouvement expressionniste, né, en 1905, à Dresde, avec *Die Brücke*, forma à Munich et ailleurs, environ les années dix, une révolution ample et profonde qui, bouleversant notre vision ordinaire, fit triompher la *nécessité intérieure*: le Beau qui renonce au Beau (comme dit Kandinsky) et qui peut paraître laid. Cette révolution fut mal reçue pendant longtemps et, aujourd'hui encore, sauf dans les pays germaniques, elle suscite plus de réserves que d'admiration. Cependant certaines œuvres d'Erich Heckel, d'Ernst-Ludwig Kirchner, de Karl Schmidt-Rottluff, d'Otto Mueller, d'Oskar Kokoschka, d'Egon Schiele et de bien d'autres sont d'une grande beauté.

La nouvelle peinture allemande nous rebute à son tour. L'accepterons-nous plus tard? Je n'en suis pas sûr. Parce que cette fois la violence ne répond plus à une *nécessité intérieure*: elle est la violence pour la violence, hors de l'acte de peindre. Irréalité des couleurs (mais c'était vrai déjà du temps des fauves et des expressionnistes), poids accablant des gros plans, destruction délibérée de toute mise en scène, démesure extravagante des toiles, naturalisme exacerbé, lié au mouvement de l'histoire plus qu'à la vérité de l'homme, tout concourt à la sauvagerie que les auteurs réclament à grands cris: *Die neuen Wilden*. Il y a sans doute des exceptions, mais elles sont le fait d'œuvres proches du premier Expressionnisme, c'est-à-dire qu'elles répètent le passé.

L'École de Berlin représente ou voudrait représenter le 1984 de George Orwell: l'étouffement et la manipulation. Pour reprendre une définition de Karl Scheffer, citée par Anton Regenber, Berlin est condamné «à devenir constamment sans jamais vraiment être».